

## L'EMPLOI DE L'ECRITURE

Par Jean-Michel Sordet,  
pasteur, La Sarraz (Suisse)

*Cet article est la reprise d'une contribution donnée au colloque du 27 et 28 novembre 1987 de la Commission théologique de la FEPS au Schloss Hünigen à Konolfingen. La FEPS est la Fédération des Eglises Protestantes de Suisse, dont la Commission théologique tente actuellement de penser la relation entre le « fondamentalisme » (les Eglises de ce courant ne sont en général pas affiliées à la FEPS) et les Eglises « officielles » (pour la plupart Eglises cantonales, certaines liées à l'Etat, et membres de la FEPS).*

*Le thème donné par les organisateurs du colloque était :*

*« L'emploi des Ecritures dans les Eglises officielles d'un point de vue fondamentaliste et l'emploi des Ecritures dans le fondamentalisme du point de vue des Eglises officielles.*

*» Il ne s'agit pas d'une discussion sur la méthode historico-critique, ou l'exégèse scientifique ou/et fondamentaliste, ni sur des questions d'exégèse scientifique. Il s'agit bien plus de l'emploi des Ecritures (ou de son non-emploi) dans les Eglises, respectivement dans les communautés fondamentalistes, par exemple dans les prédications, dans les études bibliques, dans l'enseignement, lorsqu'on aborde des questions actuelles ou leur réflexion théologique (ou psycho-religieuse, ou sociologique, etc.), ou encore dans ce qui découle éventuellement de l'exégèse scientifique ou fondamentaliste faite par des théologiens ou des laïcs ».*

### INTRODUCTION

Je désire faire deux remarques liminaires :

— Je remercie quelques amis qui se reconnaissent plus ou moins bien ou mal dans les étiquettes impliquées par ce thème. En deux ren-

contres sympathiques, j'ai pu, grâce à eux, « prendre la température » du sujet.

— Je n'ai pas cru vraiment nécessaire de clarifier pour cet exposé ce qui se cache sous les étiquettes « fondamentalistes » ou « Eglises officielles ». A ce sujet, je renvoie plutôt à la conclusion de mon travail ! Par pure commodité, j'ai associé le terme « évangélique » à fondamentaliste (tout en sachant bien qu'il y a des évangéliques non fondamentalistes), de même on trouvera parfois « multitudiniste » pour parler des Eglises dites « officielles » selon le thème de ce colloque (tout en sachant bien qu'il y a des évangéliques/fondamentalistes dans les Eglises multitudinistes et que bien des fondamentalistes veulent aussi s'adresser à la multitude).

Lorsque j'emploie l'Écriture, je me mets à communiquer quelque chose : par des paroles, un message, un discours, des actes ou des choix résultant de ces paroles. Si l'on en croit Paul Watzlawick, il se présente dans cette communication deux aspects : « Le contenu et la relation, tels que le second englobe le premier, et par suite est une métacommunication »<sup>1</sup>. Cela revient à dire que lorsque j'emploie l'Écriture, je ne cherche pas seulement à définir et à transmettre des informations, des contenus, mais aussi à entrer en relation avec mon interlocuteur. En précisant, en bloquant ou en ouvrant le contenu de ce que je transmets, je n'ai pas seulement le souci de la vérité de mon discours, mais je cherche également à intervenir sur le type de relation qui me lie ou m'oppose à mon interlocuteur. Au-delà donc, ou au-dessous, de la communication des informations gît une strate de communication relationnelle, très active, quoique souvent occultée. En communiquant, je cherche à dire : « Voici comment je me vois/voici qui je suis » et « Voici comment je te vois/voici ce que je pense que tu es » ; éventuellement, il y a aussi des résonances concernant un niveau où je dis « Voici comment je vois que tu me vois / voici comment je pense que tu me perçois ».

Le sujet qui nous est proposé pour ce colloque fait partie, à mon sens, de cette problématique. Si je suis fondamentaliste, le sujet devient : « Dites-nous comment vous vous voyez vous-mêmes, comment vous voyez les Eglises officielles et comment vous pensez qu'elles vous perçoivent ». Et si je suis dans une Eglise officielle, c'est l'inverse, symétriquement.

---

<sup>1</sup> P. Watzlawick, J. Helmick Beavin, Don D. Jackson, *Une logique de la communication*, traduction française, Paris, Seuil, 1972 p. 52 (cité dorénavant PW).

Qu'on ait choisi pour thème et contenu de ce colloque le sujet de l'emploi de l'Écriture pour entrer en matière entre Églises officielles et fondamentalistes n'est certainement pas innocent, ni inapproprié. Ce qui sera dit à ce sujet nous apportera sans doute quelques lumières bienvenues. Mais j'ai choisi d'emblée de rester attentif à ce qui se noue au plan de la relation entre les deux parties lorsque ce thème est en jeu<sup>2</sup>. Puisque j'ai accepté d'entrer dans cet exercice consistant à élucider la relation autant que les contenus relatifs à notre sujet, je tiens à placer en tête de cette contribution, comme un premier chapitre, à part entière et non comme un préalable simplement sympathique, quelques éléments par lesquels je dis « comment je me vois », en rapport à la question de l'emploi de l'Écriture.

## 1. VOICI COMMENT JE ME VOIS

Il m'est difficile de savoir à partir de quel point de vue je dois m'exprimer. Je ne saurais m'assimiler directement à un représentant du fondamentalisme. D'autre part, les contacts que j'ai entretenus avec ce courant-là font que je n'embrasse pas sans critique tout ce qui se dit ou se fait dans les Églises officielles. Pour préciser, voici quelques éléments de mon cheminement personnel, en relation avec notre thème.

Je fais mes tout premiers pas avec la Bible en famille. Ma famille est réformée, d'une paroisse de l'Église Évangélique Réformée du Canton de Vaud. Mais ces éléments de culte en famille tournent autour du Lecteur de la Bible de la Ligue pour la Lecture de la Bible. Puis, comme enfant ou tout jeune adolescent, j'ai un accès direct au texte biblique par la lecture des récits entendus et approchés lors du culte de

---

<sup>2</sup> Il faut aussi se laisser mettre en garde par le quatrième axiome de la logique de la communication de Watzlawick : la communication peut se déployer sur un mode digital (c'est-à-dire grâce à un langage, plus ou moins univoque, le plus souvent verbal, grâce à un code conventionnel dont les signes n'ont pas de rapport direct avec les choses signifiées) ou sur un mode analogique (dans un code, le plus souvent non verbal, dont les signes sont en rapport direct avec les choses signifiées ; par exemple un doigt tendu a un rapport direct avec la direction indiquée, ce qui n'est pas le cas des mots prononcés : « Allez à gauche ! »). Ce qui mérite toute notre attention, c'est qu'il est très facile de mentir dans la communication digitale, mais beaucoup moins dans le mode analogique ; d'autre part le mode analogique est rarement univoque (PW, pp. 57 - 65).

l'enfance de ma paroisse. Peu après, ma Bible est un livre où je souligne et marque en couleurs des textes ou des passages qui m'intéressent ou me sont signalés comme importants. C'est donc une phase de familiarisation avec la Bible. Encore à l'âge scolaire, mais déjà dans le cadre d'un groupe de jeunes, je découvre plus précisément un statut à la Bible : elle est vraie et elle compte dans ma vie. Cette notion est appuyée par une apologétique simple, par les expériences personnelles et par les témoignages qui viennent confirmer ce que dit la Bible.

Peu après, dans une mouvance charismatique qui traverse la région où je vis, un certain nombre de textes bibliques deviennent privilégiés : 1 Corinthiens 12-14, les récits de la Pentecôte, les grandes actions de Jésus et des apôtres (guérisons et exorcismes par exemple), les textes de vocation missionnaire, les textes pouvant être relatifs à des promesses de « réveil ». Ce qui, à cette époque, sous-tend pour moi l'utilisation de ces passages, c'est que « ce qui était valable autrefois l'est encore aujourd'hui ». Par conséquent, une citation biblique a force d'argument.

Vient ensuite mon entrée en Faculté de théologie à Lausanne, avec des craintes au sujet du traitement « infligé » à la Bible : une image qui circule parmi des camarades plus âgés compare la Bible à la lettre d'un fiancé à sa fiancée. Il devrait être évident que la fiancée lit, relit cette lettre, s'en imprègne, mais ne commence pas à corriger en rouge les fautes d'orthographe. Or le travail de faculté serait semblable à cette attitude invraisemblable qui consiste à corriger en rouge... En même temps, la conjoncture estudiantine est telle que je suis mis en confiance par un courant, dit « évangélique » (plus à relier aux *evangelicals* anglo-saxons qu'aux Assemblées « évangéliques » de Suisse romande). Pour ce courant, il est possible d'être à la fois instruit, érudit, théologien, tout en ne niant pas à la Bible son autorité ou son statut privilégié de Parole de Dieu. La revue *Hokhma* naîtra de ce courant, d'abord en réaction nette face à l'enseignement dispensé dans les principales facultés francophones, puis en dialogue et davantage en recherche.

Pour *Hokhma*, et pour moi actuellement, la découverte des médiations historiques, linguistiques et culturelles par lesquelles la Parole de Dieu nous est transmise, ainsi que la réflexion sur le statut à donner à ces médiations est le problème-clé d'une tension à la fois dogmatique (herméneutique) et pratique (quel emploi de l'Écriture ?) à l'intérieur des Eglises.

Après les études, c'est l'engagement dans un ministère paroissial, dans la campagne vaudoise. La marque de cette période, relativement

à notre sujet, c'est la complexification croissante du problème, une certaine relativisation de l'approche « intellectuelle » de la Bible (quelle que soit son orientation herméneutique !), la prise de conscience de l'insuffisance d'une approche non informée par une étude sérieuse des textes et la difficulté, simultanément, de rendre les choses simples pour nos interlocuteurs paroissiaux. Le tout est amplifié par la multitude des occasions et des contextes où l'on se sert de la Bible, avec des pédagogies, des capacités d'écoute, des questionnements si variés : de la catéchèse des tout-petits ou des adolescents en crise, à l'approche de personnes indifférentes, hostiles, ou parfois assoiffées avec des sensibilités intellectuelles, sociales, émotionnelles extrêmement variables, le champ est vaste pour « l'emploi de l'Écriture ».

A partir de quel point de vue puis-je donc parler ? Je n'adopte pas la compréhension fondamentaliste de la Bible et de la foi. Je ne peux pas adopter les positions de l'Église où je suis engagé concrètement : il n'y en a pas d'officiellement formulées, et dans la pratique elles sont multiples. Ma recherche personnelle va dans le sens de la clarification : de ce que j'ai hérité par mon cheminement personnel de différentes sources ; de ce qui existe autour de moi ; des enjeux qui existent au-delà des étiquettes traditionnelles (« fondamentalisme », « Églises officielles », etc.).

## 2. QUANT AU CONTENU

### 2.1 Survol bibliographique

J'ai voulu me rendre compte dans la littérature théologique quel traitement était fait de notre sujet : l'emploi des Écritures. Une consultation (trop rapide et quelque peu empirique) de la bibliothèque de la Faculté de théologie de Lausanne révèle que le sujet de l'Écriture est évidemment souvent abordé, mais pas sous l'angle qui nous intéresse aujourd'hui. On trouve, et à profusion, deux types d'études :

A. Celles portant sur le statut de l'Écriture et sur l'herméneutique. En particulier du côté fondamentaliste, de nombreux articles ou ouvrages abordent l'autorité, l'infaillibilité, l'inerrance de la Bible, mais pas son emploi dans la pratique<sup>3</sup>. Il suffit pour s'en rendre

---

<sup>3</sup> Une notable exception : la tradition orale de la Ligue pour la Lecture de la Bible trouve une forme écrite dans un petit mode d'emploi de la méditation biblique quotidienne. Cf. le signet publié à cet effet ou la page 3 de

compte de jeter un coup d'œil dans trois revues : *La Revue Réformée* (plus de dix articles dans ce domaine ces cinq dernières années), *Ichthus* (en particulier les échos publiés à propos des deux colloques de Chicago sur l'inerrance et l'herméneutique, en 1978 et 1982<sup>4</sup> et d'autres articles encore<sup>5</sup>) et *Hokhma* (par exemple le n° 8/1978 en entier sur le thème « Bible et Interprétation » ; ou les reflets d'un colloque du comité de *Hokhma* publiés dans le n° 25 ; ou encore de nombreux articles herméneutiques<sup>6</sup> ou bibliques – exégèse et théologie biblique avec une pointe méthodologique sur la manière d'aborder et d'étudier l'Écriture<sup>7</sup>).

Sur les mêmes sujets, mais venant d'un autre horizon, la revue *Études Théologiques et Religieuses* est entrée en matière par quelques articles consacrés au statut de l'Écriture<sup>8</sup>.

B. Par ailleurs une quantité (bien connue des théologiens et des étudiants !) d'études exégétiques, herméneutiques, historiques, etc., avec un avantage quantitatif évident en faveur des non-fondamentalistes.

Serait-ce le signe qu'on est davantage préoccupé, d'un côté de défendre la Bible et des positions au sujet de la Bible, et d'un autre

---

couverture de *L'Explorateur* (liste de lectures quotidiennes et commentaires bibliques pour jeunes) : « Prie – Lis – Réfléchis – Choisis (un passage à retenir) – Transforme (en prière) – Agis ».

<sup>4</sup> « Sur l'inerrance biblique. Déclaration de Chicago – 28 octobre 1978 », *Ichthus* n° 80/1978, pp. 2-12. « Sur l'herméneutique biblique. Déclaration de Chicago – 13 novembre 1982 », *Ichthus* n° 113/1983, pp. 20-25.

<sup>5</sup> P. Wells, « L'autorité de la Bible et la fidélité de l'Église », *Ichthus* n° 86/1979, pp. 2-9. P. Courthial, « Écriture et tradition », *Ichthus* n° 95/1980, pp. 4-10.

<sup>6</sup> H. Blocher, « L'herméneutique selon Rudolf Bultmann », *Hokhma*, 2, 1976, pp. 11-34 ; « L'herméneutique selon Paul Ricœur », *Hokhma*, 3, 1976, pp. 11-57. K. Runia, « La doctrine de l'Écriture chez Karl Barth », *Hokhma*, 11, 1979, pp. 40-51. L. Schweitzer, « Herméneutique et violence », *Hokhma*, 30, 1985, pp. 21-34.

<sup>7</sup> Une cinquantaine d'articles en 10 ans.

<sup>8</sup> Par exemple, et justement en débat avec l'aile « évangélique », P. Gisel, « Pour une théologie de l'Écriture. Réactions face à la « théologie du mouvement évangélique », *ETR*, 1984/4, pp. 509-521. F. Vouga et A. Gounelle, « Thèses sur l'Écriture », *ETR*, 1984/4, pp. 523-527. M. Bouttier, « Dix-huit propositions discrètes sur l'autorité de l'Écriture », *ETR*, 1983/1, pp. 53-57.

côté d'étudier, d'interpréter et de lire la Bible avec des outils théologiques appropriés ?<sup>9</sup>

En ce qui concerne l'emploi des Ecritures, la moisson est plus maigre. Citons quatre études : « Les courants théologiques en Suisse romande »<sup>10</sup> où plusieurs théologiens de tendances diverses exposent leur spécificité. La question de l'Ecriture y est abordée (ou non) selon les positions. Jean Zumstein<sup>11</sup> se rapproche un peu de notre problématique puisque dans quatre perspectives différentes, il montre le traitement « infligé » à l'Ecriture, et quelques remèdes. Plus « fondamental », l'ouvrage de James Barr<sup>12</sup> sur le fondamentalisme aborde de près la question de l'Ecriture et de son emploi par les fondamentalistes. Il serait par contre intéressant de lire de lui un ouvrage s'inspirant de la même méthode, mais appliqué à des milieux non fondamentalistes. Dans *Hokhma*, une lettre ouverte veut stimuler les étudiants et les théologiens à passer de la simple étude de la Bible à un réel emploi (ici particulièrement dans la méditation, prise comme complément de l'exégèse)<sup>13</sup>. Provisoirement, disons qu'une étude de l'emploi de l'Ecriture, sur le « terrain », semble faire défaut de toute part, bien que l'Ecriture reste l'élément-clé de la foi et de la pensée chrétienne, d'un côté comme de l'autre dans le débat qui nous occupe.

## 2.2 Clarification du sujet : comment emploie-t-on la Bible ?

Que faut-il entendre par « employer l'Ecriture » ? Je n'entends pas faire ici une étude fouillée, mais baliser les pistes qui me paraissent dignes d'une analyse plus approfondie.

Considérons qu'employer l'Ecriture consiste à faire intervenir l'Ecriture dans un processus de communication entre deux ou plusieurs interlocuteurs. Cette intervention peut revêtir plusieurs formes :

---

<sup>9</sup> C'est du moins ce qu'on lit sous la plume de théologiens anglo-saxons de tendance *evangelical*, parmi les plus clairvoyants.

<sup>10</sup> *Les cahiers protestants*, 4/1984.

<sup>11</sup> *Sauvez la Bible. Plaidoyer pour une lecture renouvelée*, Aubonne, Ed. du Moulin, 1985.

<sup>12</sup> *Fundamentalism*, Londres, SCM Press, 1977.

<sup>13</sup> G. Pella, « Le théologien devant sa Bible », *Hokhma* 12, 1979, pp. 47-51.

— L'Écriture peut être citée ; elle peut d'ailleurs l'être de façon **directe, littérale ou approximative**.

— On peut faire simplement **allusion** à l'Écriture, de façon plus ou moins vague et diffuse.

— Il y a l'emploi, non pas du texte de l'Écriture, mais de **concepts**, de termes, de notions pris plus ou moins isolément.

— Il y a l'**emprunt** à l'Écriture de formes de pensée, de tournures d'esprit, qui impliquent une parenté avec la pensée scripturaire, sans emploi direct ni du texte ni de concepts bibliques.

— Il faudrait encore se pencher sur l'appel à l'Écriture en tant que **preuve**.

Tous ces emplois peuvent être évidemment écrits ou oraux. Mais il reste un emploi exclusivement oral :

— L'Écriture peut être **lue**, sous la forme d'extraits, de portions ou sous la forme de lectures suivies. On pourrait même encore distinguer la lecture à voix haute, voire publique, et la lecture intérieure et silencieuse.

En rapport avec ces différentes possibilités d'employer l'Écriture, il faut souligner chez les fondamentalistes une plus grande proximité du texte biblique, une plus grande familiarité avec la Bible qui affleure sans cesse dans le discours. J'ai en tête l'image de tel ou tel prédicateur de ces milieux-là, prêchant la Bible ouverte, invitant l'auditoire à consulter en même temps que lui les passages qu'il cite. On connaît le principe très répandu de la lecture quotidienne de la Bible, personnelle et familiale, ou le « patois de Canaan » et son abondance de termes et de versets bibliques dans les témoignages, les prières, voire la conversation courante. Mais qu'on me comprenne bien : cette présence souvent massive de l'Écriture dans le discours des fondamentalistes, criticable quelques fois quant à son opportunité, est un réel atout. Quelle Église ne souhaiterait-elle pas que ses membres soient proches de l'Écriture, familiers de son contenu, et assez audacieux dans le monde d'aujourd'hui pour ne pas mettre sous le boisseau la source qui les éclaire ?

Dans les Églises officielles, l'imprégnation est sans doute plus diffuse, moins immédiate, mais pas toujours moins solide. Le texte biblique affleure souvent moins directement, encore qu'il faudrait dire un mot plus clair de l'effort des liturges actuels pour maintenir dans la liturgie une forte imprégnation biblique : l'intention est bonne, le résultat parfois lourd ou archaïsant.

### 2.3 Balisage : oralité et scripturalité

Il serait intéressant de rattacher à cet endroit de notre discussion la récente étude d'un pasteur de l'Eglise Nationale Protestante de Genève : Michel Kocher travaille actuellement aux émissions religieuses de la Radio Suisse Romande, il y connaît bien les milieux fondamentalistes, et de plus, est membre du comité de rédaction de *Hokhma*. Dans sa récente étude sur Jésus communicateur, ce qu'il dit de l'oralité nous paraît fort pertinent pour notre thème<sup>14</sup>. Jésus appartenait à la sphère de l'oralité. Il communique par la parole (au sens de la simple parole prononcée, proférée) et par le geste.

« Objectivement nous ne pouvons savoir comment il communiquait, puisque le **propre de l'oralité c'est d'être éphémère, accessible aux seuls interlocuteurs, sujets de la communication.** L'*ipsissima vox* est donc perdue comme est perdu tout ce qui ne résiste pas à l'usure du temps. Il ne nous reste que la mémoire et ce qu'elle nous transmet... En se cantonnant à l'oralité, Jésus a empêché toute "mise en boîte", toute fixation (et, par là même, réduction) de sa dynamique, de "son génie personnel" à communiquer la Bonne Nouvelle. S'il avait choisi d'écrire, il aurait fixé une forme, un style, des mots, donnant à croire que l'imitation de cette forme, de ce style, que la répétition de ces mots sont la vraie fidélité à sa personne de communicateur : il aurait probablement inhibé tout effort original d'écriture ultérieur au sien et tout processus de canonisation de textes ne venant pas de sa plume ! »<sup>15</sup>.

Plus loin, Kocher pose que, dans le processus de communication, l'oralité est condition de fidélité à Jésus communicateur. Face à cela se dresse le paradoxe que cette oralité, aujourd'hui, ne peut être inspirée qu'en référence à une autre sphère, celle de la scripturalité à laquelle appartient, *ipso facto*, l'écriture.

« **La constatation** : chaque situation de communication évangélique faisant appel à l'oralité est en soi unique et inaccessible en-dehors des partenaires de la communication, car elle relève de l'éphémère du geste posé et de la parole proférée. La conformité à "Jésus communicateur" est donc de l'ordre de l'oralité et non de la scripturalité (du fait de s'appuyer sur le vecteur écriture).

» **Le paradoxe** : si l'oralité est le « lieu de conformité » de la figure de communicateur chrétien, c'est paradoxalement à partir d'un

---

<sup>14</sup> M. Kocher, « Jésus Communicateur. Essai sur la figure du communicateur chrétien » (1ère partie), *Hokhma* 33, 1986, pp. 63-80.

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 68s.

autre lieu qu'il cherche l'inspiration de sa communication orale. Cet autre lieu, c'est la référence à la scripturalité. (...)

» Question : comment puiser son inspiration dans la mémoire (dans ce qui est fixé et accessible), tout en visant à un agir et à un être qui lui échappent (qui est éphémère et inaccessible) ? »<sup>16</sup>.

Sur fond de cette problématique, je voudrais proposer trois étonnements :

— Ce sont les fondamentalistes qui ont longuement exploité un genre littéraire fort fécond et communicateur<sup>17</sup>, qui se rapproche de l'oralité : le témoignage et le récit biographique. Pourtant l'importance du genre littéraire narratif, parabolique, métaphorique pour la théologie et la prédication est pensée dans d'autres milieux.

— D'autre part, les fondamentalistes ne prennent pas en compte le poids de cette oralité lorsqu'ils s'appuient et se fixent tant sur l'écrit/l'Écriture et son autorité. Lorsqu'ils sont pris dans la polémique au sujet du statut de l'Écriture, ils oublient ce qui fait paradoxalement leur génie, à savoir leur redécouverte et leur pratique de la communication orale (en tant que parole et geste) : voir sous cet angle leur audace dans la prière spontanée, dans des formes de célébration plus mobiles, dans le témoignage et le zèle à communiquer sa foi, dans leur liberté à faire affleurer l'Écriture dans les situations quotidiennes de la vie, ou encore la redécouverte des gestes de bénédictions ou de guérisons dans les mouvances charismatiques et pentecôtistes. L'importance du geste n'est pensée dans les Églises officielles que dans le contexte du rite et du sacrement.

— Les mouvances non fondamentalistes ne présentent pas le même type de fixation sur l'écrit. En particulier dans les milieux qui ont si longuement pratiqué les méthodes historico-critiques dans leur recherches bibliques, on pourrait souligner qu'ils ont magnifiquement éclairé les conditions et les données qui ont présidé au passage de l'oralité (de la Bonne Nouvelle) à la scripturalité (des textes bibliques). Ce qu'ils ont occulté, malgré par exemple la théologie barthienne de la prédication, et malgré les perspectives des théologies herméneutiques, c'est que cette scripturalité attend une nouvelle phase d'oralité : il y a des paroles à proférer et des gestes à poser aujourd'hui

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, pp. 72s.

<sup>17</sup> M. Kocher ne s'est pas demandé si la conformité à l'oralité de Jésus pouvait inclure, sous certaines formes, l'écrit. Nous le pensons, surtout lorsque l'écrit se fait narration, discours en « Je », image ou poésie.

qui sont dans la droite ligne d'une réponse engagée à la proclamation de la Bonne Nouvelle.

Ce qui menace le plus les fondamentalistes, ce serait de faire de cette oralité une simple mention ou répétition (exacte, ou approximative, brève ou complète) des textes bibliques. A l'inverse, ce qui menace le plus les autres, c'est d'oublier la chance et la force d'une oralité toute remplie et inspirée de l'Écriture (y compris parfois de la mention pure et simple d'un passage de la Bible<sup>18</sup>).

Face à toutes les tendances, il faut redire l'espace d'humaine impuissance qui sépare toute lecture/emploi de l'Écriture d'une parole actuelle qui soit vraiment communication de la Bonne Nouvelle. Cet espace est la borne posée face à l'éventuelle absolutisation fondamentaliste de l'Écriture, tout comme il est borne posée face à la prétendue « scientificité » des études exégétiques qui caractérisent souvent l'approche des non-fondamentalistes.

Que cet espace soit, non pas comblé, mais habité par le Saint-Esprit nous semblerait de la bonne théologie.

« **Levée du paradoxe** : ce paradoxe est levé pour celui qui refuse tout modèle ou toute méthode de communication prétendant donner accès à la dynamique de la communication, acceptant ainsi que la conformité au Christ communicateur est grâce. Elle vit du mouvement de l'Esprit Saint ; au communicateur (à celui qui s'inspire de l'écrit pour communiquer), l'Esprit rend l'inaccessible (la Parole de Dieu) intelligible ; par lui, "l'écrit" se révèle non "ré-écrivable" : "inspiré" »<sup>19</sup>.

## 2.4 Encore quelques pistes : le contexte de l'emploi de l'Écriture

Si l'on voulait être plus précis dans les contours de notre sujet, il faudrait encore se pencher non seulement sur la forme de l'emploi (ou du non-emploi) de l'Écriture, mais encore sur son lieu ou, en terme de logique de la communication, sur son contexte<sup>20</sup>. Je me bornerai ici à une simple énumération :

---

<sup>18</sup> Je songe ici, par exemple, à une forme de méditation que je pratique, qui consiste à recevoir dans le silence un court passage biblique, lu deux ou trois fois, et à le laisser résonner tel quel, sans outil d'analyse, plutôt dans le registre de ce qu'il peut évoquer subjectivement. Cette pratique m'a révélé la force contenue dans les formulations bibliques, même indépendamment de tout travail de relecture et d'interprétation.

<sup>19</sup> M. Kocher, *art. cit.*, p. 72.

<sup>20</sup> *PW*, p.15.

- la prédication dans le cadre du culte habituel de la communauté chrétienne ;
- la prédication en d'autres circonstances ;
- la liturgie, la prière communautaire ;
- l'hymnologie ;
- la piété, la méditation, la prière personnelle ;
- la catéchèse (et selon les classes d'âges, ou selon le type de groupe) ;
- la relation d'aide ;
- la diaconie ;
- la formation, l'enseignement ;
- les médias ;
- la réflexion et l'engagement éthique ;
- la culture et ses expressions diverses : littérature, arts, etc. ;
- la discussion, le dialogue.

En tête de cet exposé, j'ai posé qu'employer l'Écriture fait partie intégrante d'un processus de communication. C'est pourquoi il faut bien examiner les lieux cités ci-dessus non pas seulement comme des lieux théologiques où il s'agirait de vérifier la vérité ou la conformité théologique du discours (son contenu), mais bien aussi comme des contextes de communication, où s'établit donc inévitablement<sup>21</sup> une relation. Les conditions dans lesquelles s'exerce cette communication-relation sont au moins aussi importantes que la vérité du discours tenu<sup>22</sup>.

Pour conclure ce paragraphe, ajoutons qu'il serait fort intéressant de réunir du matériel comparatif provenant des Églises officielles et des mouvements fondamentalistes. En particulier, il faudrait explorer la question du **choix** des textes : quels sont les textes, les passages (et les concepts-clés) de l'Écriture qui sont employés ou au contraire mis de côté ? Quels sont les critères de choix ? Quels choix reviennent

---

<sup>21</sup> « On ne peut pas ne pas communiquer » (PW, p. 48).

<sup>22</sup> Une approche éclairante de ce phénomène au sujet de la prédication dans G. Otto, « Die Predigt als Rede und Kommunikationprozeß in der Gemeinde » in P. C. Bloth *et al.*, *Handbuch der Praktischen Theologie*, tome 3, Gütersloh, Gütersloher Verlagshaus-Gerd Mohn, 1983, pp. 135-150, surtout les pp. 139s.

souvent ? Quels sont les critères d'exclusion ?<sup>23</sup> Quelle est également la relation de ces choix avec le poids théologique accordé à chaque partie de la Bible ?

Intéressante aussi serait l'étude des **choix identiques** dans divers milieux : étudier la trajectoire de textes ou de concepts identiques, mais utilisés différemment, interprétés, accentués selon les positions respectives. Enfin (ou plutôt pour commencer), il s'agirait de se poser la question des « **indicateurs** » à utiliser : il y a certes une abondante littérature écrite, dans les deux milieux, où se montrent des emplois de l'Écriture, y compris les ouvrages liturgiques, hymnologiques, juridiques/officiels, etc. Pour ce qui est du discours oral tenu de part et d'autre, le sondage est plus difficile : on pourrait songer à des enregistrements, à des procès verbaux de dialogues ou de rencontres, etc. En point d'orgue, mentionnons encore les impressions subjectives et personnelles que peuvent nous livrer tels ou tels représentants des divers milieux concernés. Si elles ne peuvent prétendre à l'objectivité d'une analyse plus fouillée, elles font partie néanmoins à part entière de l'échange relationnel entre les tendances : elles relèvent du genre « Voici comment je me vois et comment je te vois ». A ce titre-là, elles ont la plus grande importance. Notre exposé, en tout état de cause, relève encore de ce genre-là, plus que de l'enquête approfondie.

### 3. QUANT À LA RELATION

(ou « Comment je vois les fondamentalistes et les Églises officielles » ; ou encore : Emploi de l'Écriture et identité)

*3.1 Les multiples emplois de l'Écriture font partie d'un discours, ou d'un langage (au sens large), d'un ensemble de communications qui se déploie en un réseau propre aux courants fondamentalistes ou aux Églises officielles. Ce réseau, ce langage est lié à une identité (individuelle, mais surtout communautaire ou sociale). Ce lien est double : le réseau de communication détermine l'identité du groupe en question et il est déterminé par elle.*

---

<sup>23</sup> Je ne résiste pas à la tentation de citer un cas vécu personnellement : la Ligue pour la Lecture de la Bible m'avait confié la rédaction de quelques commentaires pour leur *Lecteur de la Bible*, sur Exode 1-7,13. Malgré les convictions de la Ligue, malgré aussi son principe de faire lire toute l'Écriture, la généalogie d'Exode 6,14-25 était tout bonnement mise de côté par ceux qui avaient élaboré (au plan international) le découpage du texte !

3.2 En milieu évangélique, l'emploi de l'Écriture renforce ce langage de groupe. Acquérir et maintenir ce langage, c'est s'introduire et rester dans ce milieu. Quitter ou critiquer ce langage, c'est s'exclure.

C'est James Barr<sup>24</sup> qui a formulé cet argument important dans son étude du fondamentalisme. Selon lui, et contrairement à une idée couramment reçue, le cœur du fondamentalisme ne serait pas la Bible et la doctrine de l'Écriture, mais « un certain type de religion ». Les fondamentalistes n'auraient pas la religion qu'ils ont à cause de l'autorité de la Bible, mais ils tiennent à l'autorité de la Bible à cause du type de religion qui est le leur. Ce « type de religion » constitue en quelque sorte un « noyau d'identité ».

Pour Barr, les racines de cette « religion » plongent jusque dans les mouvements de réveil, avec leur insistance bien connue sur la distinction entre vrai chrétien et chrétien de nom (*nominal christian*), ainsi que sur la conversion. Cette distinction a une incidence directe sur l'Écriture et son emploi : il y a d'une part les chrétiens (les vrais) qui ont une attitude ferme à propos de l'Écriture (doctrine de l'inspiration, de l'infaillibilité et de l'inerrance) et des emplois bien déterminés de l'Écriture<sup>25</sup> ; d'autre part, il y a des chrétiens qui dérapent au sujet de la Bible et l'emploient mal. Ainsi, le fondamentaliste adopte une attitude à l'égard de la Bible qui est constitutive de son identité.

Pour Barr, demander au fondamentalisme de renoncer à la distinction « vrais/faux chrétiens » (et, ajouterions-nous, au langage/discours/emploi de l'Écriture qui lui est intrinsèquement lié), c'est lui demander de se comprendre tout autrement, de renoncer à son identité.

Si Barr a raison dans son analyse, il nous faut donc dire que les évangéliques emploient aussi l'Écriture pour se définir et se maintenir dans une identité. Il se pourrait même que l'emploi évangélique de l'Écriture soit une pierre de touche de cette identité. Modifier ou faire

---

<sup>24</sup> *Fundamentalism*, pp. 11ss.

<sup>25</sup> Barr cite des exemples d'interprétations et d'emplois de textes bibliques dont se distancent, bien sûr, les théologiens non fondamentalistes, mais qui ne sont même pas forcément cohérents avec le fondamentalisme. *Fundamentalism*, « The Bible – First Stage » (pp. 40-89) ou encore « Some Issues in Biblical Scholarship » (pp. 132-145)

évoluer cet emploi, ce serait toucher à l'identité, avec tous les réflexes de défense et de protection que l'on peut imaginer.

Cette critique est intéressante et on pourrait l'adresser (éventuellement) aux fondamentalistes. Mais la comparaison avec les milieux multitudinistes, à partir de la même grille d'analyse (quel est le « noyau d'identité » auquel se raccroche le milieu en question ?) me semble un travail beaucoup plus fécond dans un dialogue entre les deux parties.

*3.3 Les milieux multitudinistes ont organisé leur identité sur une autre base. Celle-ci est essentiellement socio-culturelle, liée à une religion de rites de passage de sagesse populaire et d'institution.*

Il convient donc d'affirmer que lorsque le chrétien d'une Eglise officielle emploie l'Ecriture, ou remet en question cet emploi, il ne touche pas d'aussi près à son identité religieuse, personnelle ou communautaire, que son frère fondamentaliste. Pour provoquer chez lui le même type de réactions de défense ou de protection que chez le fondamentaliste, il faudrait toucher par exemple à l'organisation de son Eglise et à son découpage en paroisses, ou au catéchisme en fin de scolarité et à la confirmation, ou encore au dogme tacite du culte dans sa dimension villageoise (et si peu paroissiale ou communautaire : on va au culte dans son village s'il y en a un, mais pas au village d'à côté, du moins en campagne !).

Les constatations ci-dessus amènent une double remarque, paradoxale.

*3.4 Du côté fondamentaliste, malgré l'insistance bien connue sur la Bible, malgré son statut d'autorité, de Parole de Dieu, etc., il se pourrait que l'emploi de l'Ecriture soit davantage un facteur de maintien et de conservation (au sens de statu quo) que de changement et de progrès.*

Autrement dit, un individu peut pénétrer ce milieu en faisant certaines expériences qui s'expriment en acquérant un juste discours, mais ensuite, il est davantage bloqué et maintenu dans sa nouvelle identité, qu'ouvert et offert aux courants de transformations existentielles proposées dans l'Ecriture. Chaque fois en effet que l'évangélique emploie ou écoute l'Ecriture, il le fera en étant placé sous la nécessité de confirmer son identité (donc une pratique, un discours, des choix, des interprétations, des compréhensions de la vie et du monde) qui lui est désormais donnée d'avance, du moins sur le plan pratique. Dans le même ordre d'idée, sur le plan théologique, il

faudrait regarder ici de près l'insistance des théologiens de tendance fondamentaliste à parier que la vérité est d'une certaine façon donnée d'avance et que l'on peut mesurer la vérité d'une formulation à l'aune de cette vérité. Il y a là un revers de médaille fait de fixité, de raideur et, au fond, d'un manque de vie qu'on ne soupçonne guère dans des Eglises généralement considérées comme chaleureuses et vivantes. L'endroit de la médaille, néanmoins, pèse lourd dans l'actuelle propagation des Eglises et mouvances fondamentalistes : c'est leur sincère et positive assurance à être dans le vrai lorsqu'ils prennent la Parole.

*3.5 A l'inverse, dans les Eglises officielles, malgré la pluralité d'interprétations (parfois même gravement discordantes), malgré un statut de l'Ecriture plus vague, plus controversé aussi, le chrétien qui se met à l'écoute de l'Ecriture, qui l'emploie, a davantage de chances de parvenir à une ouverture, à un changement, à une transformation dans la ligne de l'Ecriture qu'il lit.*

Si l'Ecriture ne fait pas partie pour lui de ce « noyau d'identité » (qu'il doit nécessairement protéger), alors l'Ecriture peut justement entrer en dialogue, remettre en question, transformer éventuellement cette identité, produire précisément cette conversion et cette sanctification que les évangéliques ont tant à cœur.

Cela ne veut pas dire que les chrétiens des Eglises officielles ne déploient pas eux aussi des résistances à l'égard du message libérateur de l'Ecriture. Qu'on songe à toutes les menaces de récupération dans un réseau de communication homéostable<sup>26</sup>, c'est-à-dire dans un contexte où l'on peut employer (par exemple prêcher) l'Ecriture et pourtant ne rien communiquer d'autre que ce qui renforce l'identité existante du groupe. C'est sans doute ce qui se passe dans le cadre du culte dominical. Mais, contrairement à ce que reprochent les fondamentalistes qui voient la source des maux des Eglises officielles dans ses laxismes théologiques (y compris et surtout dans la doctrine de l'Ecriture), c'est davantage au niveau relationnel de la communication que se pose le problème. A cause du type d'écoute des auditeurs, et du type de contexte (culte ritualisé, institutionnalisé,

---

<sup>26</sup> PW, p. 144, définit l'homéostasie comme l'état stable ou constant d'un système (de communication). On parle volontiers d'homéostasie dans le cas de la résistance d'un système de communication à intégrer des changements.

hiérarchisé) qui entoure l'emploi de l'Écriture, le message est privé de sa force vive.

*3.6 L'emploi de l'Écriture chez les évangéliques est plus simple, plus uniforme, plus accessible. Chez les multitudinistes, il est plus flou, plus long à acquérir, plus nuancé et plus adapté à rendre compte de la complexité de l'existence.*

Cette remarque souligne ce qui est à la fois la force et la faiblesse de chaque approche. Même s'il risque de succomber au piège de l'idéologie, le discours plus simple, plus accessible est un discours fort, convaincant. Témoin le regain de faveur indéniable des assemblées et mouvements évangéliques des dix ou vingt dernières années. La limite d'un tel discours est sans doute d'être un peu trop court, trop maigre, insatisfaisant dans la durée et la profondeur, menacé d'être récupéré par la montée des divers intégrismes.

L'emploi de l'Écriture chez les multitudinistes fait partie d'un discours pluriforme, pluriel, frisant parfois l'incohérence ou les désaccords. Mais il offre ainsi plus de place, plus de capacité à saisir les situations dans leurs complexités ou leurs nuances, dans leurs évolutions aussi. Il est sans doute aussi plus apte au dialogue avec d'autres discours (philosophique, scientifique, idéologique, politique, médiatique, etc.). Le revers de la médaille est qu'un tel discours n'est pas autant que l'autre à la portée de tout un chacun. Il est menacé d'être réservé à une élite.

Ainsi, mieux que les évangéliques, les Églises multitudinistes ont pu rester à l'écoute et en dialogue (et aussi en critique) face à la société en mutation de notre temps.

Il est temps d'ajouter maintenant un élément à « Comment je me vois ? » qui ne figurait pas au premier chapitre. Ma sensibilité a été de chercher un éventuelle tierce position à partir de laquelle il serait possible d'embrasser d'un regard plus large les oppositions que nous avons étudiées plus haut. Ne serait-il pas possible de viser une intégration des différences, c'est-à-dire de rendre co-existantes, mobiles, dialoguantes, complémentaires, utiles à un objectif commun des positions qui d'habitude s'affrontent, et ceci sans pour autant fusionner ou gommer leurs différents apports, leurs spécificités, leurs richesses propres, leurs efficacités propres ? Si oui :

*3.7 Je propose, dans une perspective pratique, de penser l'articulation entre l'emploi fondamentaliste de l'Écriture et celui des*

*Eglises officielles non pas comme des stades évolutifs (c'est-à-dire qu'il faudrait réussir à évoluer de l'un à l'autre, ou éviter de retomber de l'un dans l'autre), mais comme des expressions du christianisme unies entre elles par une relation de conciliarité.*

*3.8 Dans ce cas, chacune des deux approches est un visage nécessaire, inévitable(?), utile et légitime de l'emploi de l'Ecriture.*

*3.9 Dans ce cas aussi, chacune des deux approches peut être considérée comme criticable, dépassable, temporaire, partielle. Aucune des deux ne constitue une expression véritable, définitive et totale de la vérité (théologique ou pratique).*

*3.10 Si les deux approches peuvent être légitimées d'un point de vue théologique, ne faut-il pas les garder ensemble dans l'Eglise au sens large, et les utiliser selon leur force, leur impact, leur génie propre et respectif, selon les situations et selon les interlocuteurs auxquels on a affaire ?*

Si l'on répond oui à la question précédente, il faut alors reformuler le thème même de ce colloque, de façon à ce qu'il n'oppose pas les fondamentalistes aux Eglises officielles. La direction à prendre serait celle d'une formulation qui demande quelles sont les richesses que l'Eglise (conçue comme un corpus large englobant aussi bien des communautés de type officielle que des communautés de type évangélique ou fondamentaliste) pourrait mettre à la disposition d'un objectif qui est commun à tous les courants : communiquer l'Evangile, édifier l'Eglise, célébrer le Dieu de Jésus-Christ dans le souffle du Saint-Esprit.

L'ouverture suivante serait de se demander s'il s'agit de se contenter, sur le plan ecclésiastique de la simple juxtaposition, plus ou moins fraternelle ou hostile des tendances, ou s'il existe une possibilité soit de faire vivre ces tendances dans une confiance mutuelle suffisante pour que les forces et les richesses des uns comme des autres puissent être mises au service de tous, soit de trouver un dépassement des différences par une nouvelle compréhension de l'Ecriture et de son emploi qui mettrait les uns et les autres d'accord.

Néanmoins, la question se pose(ra) rapidement de savoir si cette conciliarité n'est pas un vœu pieux, mais dénué de portée dans la réalité. Est-il en effet possible de demander à tout un milieu, tout un courant spirituel de renoncer justement à son noyau d'identité ? Il ne me paraît pas possible de comprendre les fondamentalistes (et les non-

fondamentalistes) simplement comme une expression parmi d'autres du christianisme, interchangeable, modifiable, transformable. Au contraire, le fondamentalisme est, comme le non-fondamentalisme, la manière unique et nécessaire dont un milieu se sert pour inscrire son christianisme au cœur du monde, lié qu'il est à son histoire, à son milieu social, à son héritage ecclésiastique, etc. Cette façon d'inscrire le christianisme aujourd'hui dans le concret du monde n'est pas interchangeable.

D'autre part, je doute en réalité qu'il y ait une position (hormis l'abstraction de la réflexion intellectuelle) qui permette de se hisser comme hors du concret pour embrasser d'un coup d'œil plusieurs positions irréductibles sur le terrain. Je dois, si je veux rester inscrit dans le monde concret, me tenir inscrit dans l'un ou l'autre milieu, parler ou agir à partir de là, et savoir que mon milieu est le moyen unique qui me permet de vivre le christianisme<sup>27</sup>.

Plus qu'un œcuménisme visant un accord, voire une « unification », plus qu'une conciliarité de bonnes intentions et de juxtapositions, cette optique invite chaque sensibilité à cultiver son identité, à l'étayer solidement, voire à la confronter vigoureusement aux autres sensibilités qui se donnent le nom de chrétiennes, comme aussi aux sensibilités hors du christianisme. Il se pourrait en effet qu'aucun milieu ne puisse espérer vivre et survivre sans avoir accepté de considérer comme juste et vrai ce qu'il pense, dit et fait.

Mais il pourrait se trouver invité, par l'Évangile même dont il vit, à croire, dans l'espérance et dans la foi, que cet autre, ces « fondamentalistes », et réciproquement ces « Églises officielles » sont dans et de l'Église de Jésus-Christ, malgré leurs différences de pratique, d'argumentation, de doctrine, etc.

Je crois la Sainte Église universelle, la communion des saints...

---

<sup>27</sup> Ce raisonnement trouve un parallèle... dans la logique formelle. Si X est un ensemble contenant des éléments A, B, etc. alors X n'est pas un élément de lui-même. Dit autrement, X n'est pas de la même classe que les éléments A, B,... (Si A, B,... sont des chats, l'ensemble de tous les chats n'est pas lui-même un chat !). Si A, B, etc. sont des façons d'inscrire le christianisme dans le monde, un point de vue qui « rassemble » A, B,... n'est pas une façon d'inscrire le christianisme dans le monde.